

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Se connaître soi-même

Rémi Tougas, *Marie Brazeau. Femme en Nouvelle-France*, Sillery, Septentrion, 2001, 196 p., 27,95\$.

Michel-Ernest Clément, *Sainte-Fumée*, Montréal, Triptyque, 2001, 360 p., 23 \$.

Bertrand B. Leblanc, *Le temps d'une guerre*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2001, 484 p., 29,95 \$.

Marie-Hélène Poitras

Numéro 106, été 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37389ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Poitras, M.-H. (2002). Compte rendu de [Se connaître soi-même / Rémi Tougas, *Marie Brazeau. Femme en Nouvelle-France*, Sillery, Septentrion, 2001, 196 p., 27,95\$. / Michel-Ernest Clément, *Sainte-Fumée*, Montréal, Triptyque, 2001, 360 p., 23 \$. / Bertrand B. Leblanc, *Le temps d'une guerre*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2001, 484 p., 29,95 \$.] *Lettres québécoises*, (106), 17-18.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2002

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Rémi Tougas, *Marie Brazeau. Femme en Nouvelle-France*, Sillery, Septentrion, 2001, 196 p., 27,95 \$.

Michel-Ernest Clément, *Sainte-Fumée*, Montréal, Triptyque, 2001, 360 p., 23 \$.

Bertrand B. Leblanc, *Le temps d'une guerre*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, 2001, 484 p., 29,95 \$.



Se connaître soi-même

Regard contemporain sur le passé, retour anachronique sur des êtres modernes et voyages dans le temps. À travers des personnages forts, trois romanciers revisitent le passé québécois, exploitant les frictions du réel et de la fiction.

Et puisque le présent est le futur du passé, ils se souviennent.

ROMAN
Marie Hélène Poitras

MARIE BRAZEAU, *FEMME EN NOUVELLE-FRANCE* n'est pas un roman, mais plutôt le récit de la vie d'une cabaretière à Montréal, au tournant du XVII^e siècle, par son descendant Rémi Tougas. L'auteur, récipiendaire du prix Septentrion 2001 octroyé par la Fédération québécoise des sociétés de généalogie, est passionné par cette discipline. Or, son récit, présenté en quatrième de couverture comme une histoire « qui s'apparente à un roman », se tient loin des rouages du genre. Le présenter ainsi ne lui rend pas justice et entraîne le lecteur sur une fausse piste. Pourtant.

Qui est Marie Brazeau ?

Dans les faits, Marie Brazeau est une femme captivante. Féministe avant l'heure, la dame tient un cabaret toléré par les autorités municipales, convoitise un mari à l'autre (tous fatalement emportés par la Faucheuse), règle ses affaires en cour, élève ses douze enfants, dont trois nés hors mariage, et survit à maints coups durs en se remettant courageusement sur pied chaque fois. Un personnage solide, indépendant, haut en couleur... doit-on en déduire. La chronique de sa vie telle qu'elle est écrite par Tougas aurait gagné à être romancée. Reconstituée à l'aide de documents d'archives et d'actes notariés, l'histoire, au bout du compte, donne l'impression d'émerger de la plume d'un comptable.

L'auteur est avare de détails sur les sentiments et sur le monde intérieur de cette vie qu'il égrène à partir de notes légales. Les liens entre des événements majeurs sont peu abordés ou ne le sont pas du tout, ce qui donne lieu à d'étonnantes ellipses : « Tard à l'automne de 1687, Marie Brazeau devient de nouveau enceinte. Marie Brazeau va accoucher dans un mois. » (p. 21) Ainsi, le lecteur n'accède jamais au cœur de ce personnage presque toujours nommé par ses prénom et nom de famille. Et justement, à ce sujet, une question importante se pose : pourquoi Marie Brazeau conserve-t-elle, sa vie durant, son nom de fille, fait qui ne devait pas être monnaie courante à l'époque ?

Ce livre souffre manifestement d'avoir été mal présenté. Il trouvera son lectorat chez les généalogistes et autres personnes intéressées par les premières familles émigrées d'Europe vers Montréal. La grande qualité de *Marie Brazeau* réside dans la minutie des recherches effectuées, documents à l'appui, dans la narration de quelques anecdotes liées aux préoc-

cupations du moment, comme le rapport à la mort, le choix des dates de mariage, les pires insultes (« race de pendus » !), ainsi que dans certaines descriptions résumant l'attrait qu'exerçait Montréal sur les Français.

Mais une question trop importante demeure et laisse le lecteur sur sa faim : qui était Marie Brazeau ?

Fumée enveloppante

Deuxième volet d'une série entamée avec *Phée Bonheur*, *Sainte-Fumée* offre la suite de ce qui prend la forme d'une saga sensible et enlevée. Après une rencontre avec l'institutrice devenue boulangère, nous voilà au chevet de son fils Caius, né en riant au cours d'un incendie. Devenu adolescent, Caius voudra entrer au collège pour faire son cours classique.

Si l'histoire nous convie à un retour à cette époque marquante de l'évolution des mentalités et des institutions québécoises, les années cinquante, c'est un regard résolument moderne que Michel-Ernest Clément pose avec humanité sur ses personnages. En effet, l'originalité du roman réside dans la perspective adoptée. Ici, pas de formules anachroniques ou de phrases imitant une langue du passé, comme on en trouve chez Rémi Tougas et Bertrand B. Leblanc. L'écriture foisonne et des images riches fleurissent tout au long du roman : Phée est « sage comme on naît roux » (p. 78), on teint les chevaux en noir pour les enterrements — gare à la pluie ! —, les carottes sont « robustes comme des avant-bras » (p. 153), les sœurs s'activent comme des « fourmis sur une pâtisserie » (p. 330). Bref, l'auteur jubile.

Caius Deguise est donc au centre de ce roman initiatique, qui n'est pas sans rappeler le film *Dead Poet Society*. Bourgeonnant d'adolescence, ce personnage, découpé dans la naïveté curieuse des enfants élevés à la campagne entre les ruisseaux, la maman et les pains-fesses, entrera au collège comme on entre en religion, en se faisant enjoindre de se couper, désormais, du monde qui l'entoure. Mais Caius s'en tire à sa façon ; à son contact, quelques prêtres s'adoucissent — mais pas tous — et, dans sa volonté de toujours voir sans être vu, il expérimente sans le savoir un devenir-artiste qui se révélera à lui sur le tard.

Une ombre au tableau : les passages où la narration, qui se fait en grande partie à la troisième personne, passe à la première. L'engrenage romanesque perd de sa fluidité, le « je » est, en fait, un « il » déguisé et les dialogues rapportés trouvent difficilement leur place dans les extraits de journaux ou pensées intimes de Phée, des prêtres ou de Caius. Le point de vue demeure omniscient ; l'effet s'en trouve alourdi.



VICTOR-LÉVY BEAULIEU

Prix Athanase-David Littérature 2001

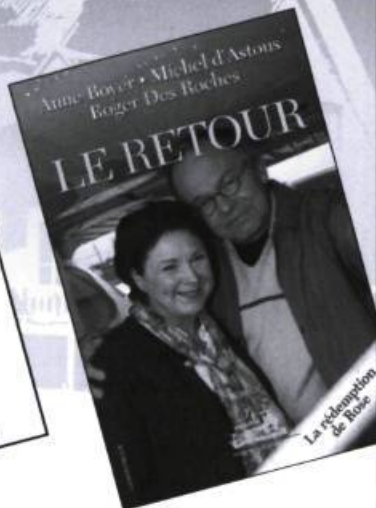


À HONNEUR
DONNÉ
ON NE REGARDE
PAS LA BRIBE...
ON LIT
TOUTE L'ŒUVRE!

Tous les ouvrages de Victor-Lévy Beaulieu sont
publiés aux Éditions TROIS-PISTOLES.



Le tome 2 de la saga de VLB
est en vente partout!



Revivez la fin de ce grand
téléroman!

ÉDITIONS TROIS-PISTOLES

Distribution exclusive: Agence de distribution populaire

SRÉIT SANSÉRIF

Plusieurs personnages secondaires entourent l'enfant prodigue et percent la trame principale de leurs élans intimes. Il y a les prêtres et l'entourage clérical, mais aussi la tante Irène et l'oncle Raoul, deux originaux qui initieront leur neveu à la cigarette, ce code social. L'un est croque-mort le jour, coureur de bordels la nuit, et sa femme, tout aussi délurée, maquilleuse de cadavres, promène ses chapeaux et son excentricité de par la ville, une cigarette vissée au bec en tout temps « pour enterrer l'odeur de la mort » (p. 82).

Et c'est cette fumée sinieuse si souvent présente qui, mariée au ton feutré de l'auteur, entraînera le lecteur dans ce roman où le cœur l'emporte sur l'esprit.

Mourir pour des idées

Niché au cœur des années de la Deuxième Guerre mondiale, traversé par l'avènement du vote des femmes, l'ascension au pouvoir de Maurice Duplessis et la conscription, un autre pan de l'histoire du Québec s'écrit, cette fois sous la plume de Bertrand B. Leblanc. Le roman s'ouvre par le feu ; l'usine du contracteur Prospère Rodrigue, « si bien à mélanger le gin avec l'amitié » (p. 23) à l'hôtel, brûle pendant que les flammes se dévorent un chemin et que les femmes sont à pousser leur mari hors de la couche, au centre de la nuit. Il est déjà trop tard... mais Prospère trouve toujours le moyen d'arranger le destin à son avantage.

Encore une fois, le passé de la « province rebelle » inspire un romancier. Des personnages évoluent dans une trame réaliste, celle des années 1939 à 1945. Ici, l'auteur montre un vif intérêt pour les aspects historique et politique de l'époque qui l'inspire. Ce qui aurait pu être une force, ce point de vue, justement, handicape le bon déroulement du roman à maints endroits. En effet, Leblanc délaisse parfois ses personnages pour nous entraîner sur un terrain sociohistorique. La chose n'est pas inintéressante mais sert mal le fil de l'histoire qui se déroule en dents de scie, stoppé par ces envolées informatives s'étirant en longueur. Pourtant, l'auteur sait y entremêler les destinées de ses personnages, comme il le prouve à quelques endroits.

Par exemple, Désirée Labbé — qui porte aussi mal son prénom que Prospère habite le sien ! —, la vieille Bleue, la fouine, la tête dure à Tancrède, s'avère une féministe d'avant-garde, un peu comme Marie Brazeau, et s'éveille à une forme de justice qu'elle seule semble voir et qu'elle défend en déplaçant de l'air. La marâtre au franc-parler, qui sait être fort convaincante, se tient debout envers et contre tous au nom de ses idées, malgré la résistance du curé Beaubien. Coup de théâtre, elle quitte l'église au milieu d'une messe, digne. « La harpie [...] ajouta que si une femme était capable de mettre au monde un premier ministre, voire un cardinal, elle ne voyait pas comment on pourrait lui nier la capacité de voter » (p. 235). Ainsi, quand le romancier intègre l'arrière-plan réaliste au destin de ses personnages porteur de la fiction qu'il construit, du coup, le cœur de l'histoire apparaît, soudainement moins désincarné.

À cela s'ajoute une narration caméléon qui cherche sa focalisation. En effet, elle hésite entre le compte rendu historique, la perspective des personnages, elle dérive parfois vers un ton courtisant l'oralité, comme si l'histoire nous était racontée de vive voix, et laisse s'échapper quelques perles de style fortes en images (la rivière est comparée à une « varice large », le bar est plein « comme un œuf à deux jaunes ») noyées dans ce brouillard des points de vue mouvants.

De même qu'on se demandait qui est Marie Brazeau et que deviendra Caïus Deguise — l'auteur travaille présentement à une suite —, on se pose la question : mais qui parle au juste ?

